

Zeitschrift: Jahresbericht / Akademischer Alpen-Club Zürich
Herausgeber: Akademischer Alpen-Club Zürich
Band: 40 (1935)

Artikel: Au Mont-Blanc
Autor: Lauper, H.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-972474>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Genesung gefunden. Dr. Amrein hatte als Tuberkulosearzt einen weltbekannten Ruf, zahlreich sind seine Arbeiten in seinem Spezialgebiet und dank auch seiner aussergewöhnlichen Begabung für Fremdsprachen hat er die Schweiz in mehreren internationalen Tuberkulosekongressen vertreten.

Als er dann im Laufe der Jahre trotz starker beruflicher und gemeinnütziger Arbeit von seiner Krankheit vollständig genas, hat er oft und gerne in seinen wenigen Musstunden seine geliebten Aroserberge zu Fuss und mit Ski durchwandert.

In den letzten Tagen des Juli 1935 rief man ihn mitten aus angestrenzter Praxis nach Sapün, wo ein gefährlich erkranktes Ferienkind seine Hilfe nötig hatte. Bei dem beschwerlichen Transport des kleinen Patienten nach Langwies hatte er sich überanstrengt und kurze Zeit darauf erlag er dem schweren akuten Herzleiden.

Wer Otto Amrein zu seinen Freunden zählen durfte, hat ihn lieb gewonnen. Sein Tod hat in weiten Kreisen eine klaffende Lücke hinterlassen.

G. A. P.

Au Mont-Blanc.

Par les arêtes du Brouillard et de l'Innominata.

14 et 15 août 1933.

Nous avons élaboré, mon ami Robert Gréloz et moi, un projet audacieux. Malheureusement, le mauvais temps nous obligea de modifier nos plans sur le point de s'accomplir.

Nous voulions en effet parcourir d'un coup avec deux bivouacs, les trois arêtes italiennes du Mont-Blanc; soit descendre l'arête du Brouillard, bivouaquer, remonter l'arête de l'Innominata, redescendre le même jour l'arête de Péteret bivouaquer sur l'Aiguille Blanche, et rentrer par le col de la Fourche de la Brenva vers la Mer de Glace et Chamonix.

Cette combinaison présentait pour nous de sérieux avantages. Tout d'abord, en partant de Genève, nous pouvions faire notre excursion en cinq jours sans perdre une journée pour nous rendre à Courmayeur. Nous évitions de plus les marches d'approche de la cabane Gamba le long des glaciers extrêmement crevassés du Brouillard et du Freney; et nous réalisions ainsi la combinaison des plus magnifiques itinéraires que l'on puisse trouver dans les Alpes.

La fatalité ne permit pas que notre entreprise s'accomplisse jusqu'au bout.

En effet, après avoir passé la première nuit au refuge de l'Aiguille du Goûter, nous traversions le Mont-Blanc, le Mont-Blanc de Courmayeur, le Pic Luigi Amedeo et descendions l'arête du Brouillard jusqu'au col Emile

Rey ou nous bivouaquions. Le lendemain, le mauvais temps nous surprit alors que nous remontions l'arête de l'Innominata et nous obligea à retraverser le Mont-Blanc pour nous abriter au refuge Vallot que nous atteignons vers 13 heures. Toute l'après-midi la tempête fut terrible et le lendemain seulement, une éclaircie nous permit de redescendre sur Chamonix.

Nous devons donc abandonner la descente de l'arête de Péteret. C'est dommage, mais qu'importe! Ce que nous avons vécu reste profondément gravé dans notre être en inoubliables souvenirs.

Le train de St-Gervais au col de Voza nous amène confortablement au terminus, où nous sommes obligés d'endosser nos énormes sacs pour continuer à pied vers Tête-Rousse. Là, une halte s'impose. Devant nous se dresse dans sa majesté grandiose l'étonnante face Nord de l'Aiguille de Bionassay éclairée par le soleil couchant. Les masses de glace travaillées, fendues, striées, éboulées, projettent leurs ombres fantastiques qui s'allongent de plus en plus.

Sur la gauche, au dessus de nous, se dresse l'Aiguille du Goûter, d'où descend, entre deux côtes rocheuses, un immense couloir. Le long de celui-ci les avalanches de pierres se succèdent sans discontinuer. Et c'est ce couloir que nous devons traverser tout à l'heure pour atteindre et remonter une arête rocheuse de sa rive gauche.

Tout se passe sans incidents. Tandis que l'un de nous inspecte le haut du couloir d'un œil inquiet, l'autre s'élance en courant, trébuchant, sautant, glissant, pour atteindre, essoufflé, un endroit abrité de l'autre côté. Et c'est le tour du suivant.

Puis le long de la côte rocheuse et escarpée, nous gagnons rapidement de l'altitude. Tout en haut, nous sommes subitement enveloppés de brouillard. En suivant le faite des rochers le long de la neige, nous découvrons bien vite le minuscule refuge de l'Aiguille du Goûter. Il est plein à déborder de touristes, mais nous trouvons quand même moyen de nous caser.

A minuit, arrive un humoriste solitaire; et les plaisanteries qui n'ont pas cessé depuis que nous sommes couchés, reprennent de plus belle. Lorsque notre solitaire, après s'être copieusement restauré, cherche un endroit pour s'étendre sur les couchettes déjà fort encombrées, nous lui offrons notre place en lui expliquant que nous partons.

Or, ce départ à 1 heure du matin alors que lui vient d'arriver, semble l'intriguer singulièrement. Et le voilà qui nous pose d'indiscrettes questions sur le but de notre excursion matinale. Nous ne sommes pas loquaces du tout, et ses questions se font de plus en plus pressantes. Si bien que la réponse part inattendue de dessous les couvertures: «Mais ils vont à la pêche!» Et un éclat de rire général met un terme à l'entretien.

Dehors, un vent glacial pourchasse les masses de nuages qui s'accrochent aux arêtes. A la lueur blafarde de la lune qui se voile parfois, enveloppée dans le tourbillon, nous remontons rapidement les longues pentes du Dôme du Goûter. Penchés contre le vent et raidis par le froid nous arrivons transis au refuge Vallot, dans lequel nous nous hâtons d'entrer pour nous réchauffer. Le froid nous a éprouvé à tel point que nous ôtons nos chaussures et que nous nous couchons sous des couvertures que nous prêtent gentiment les occupants du refuge.

Aussitôt le sommeil nous gagne et nous fait immédiatement oublier toutes nos souffrances.

A notre reveil, le jour s'est levé et, hâtivement, nous rassemblons nos effets afin de fuir au plus vite ce confort qui nous détourne de nos ambitieux projets.

Le long de l'arête des Bosses nous montons rapidement en luttant toujours contre le vent. Nous traversons le sommet du Mont-Blanc dans une épouvantable bourrasque qui menace de nous terrasser à chaque pas. Puis nous nous dirigeons vers le Mont-Blanc de Courmayeur aux rochers enneigés.

En crampons, dans ces rochers, par un vent furieux, la descente est désagréable et le site est terrifiant. Partout, le regard plonge dans d'étranges abîmes. Parmi les parois fauves et pourries, pointent de sauvages gendarmes qui émergent des couloirs glacés.

D'immenses crêtes dénudées se perdent dans la profondeur sombre et farouche du précipice, tandis qu'au loin, entre deux bouffées de brume qui s'engouffrent dans les déchirures des arêtes, on aperçoit les montagnes verdoyantes de l'Italie.

Après le Mont-Blanc de Courmayeur, nous suivons l'arête qui descend vers le Sud-Ouest et qui mène au Pic Luigi Amedeo. Nous nous approchons peu à peu de ce sommet; une paroi abrupte nous en sépare. En nous éloignant un peu de la crête, nous envisageons plusieurs possibilités de tourner l'obstacle, mais les manœuvres nous paraissent malaisées. Nous tirons du sac un piton minuscule que nous plantons dans une fente admirablement placée sur le faite de l'arête.

Un rappel de corde nous amène rapidement au bas de l'escarpement. Par une légère remontée nous atteignons le sommet du Pic Luigi Amedeo.

Le temps s'est mis au beau fixe, et la chaleur du soleil nous réconforte agréablement, surtout que nous pouvons nous protéger de ce terrible vent d'Ouest en nous tenant sur le versant abrité. Notre intention est de descendre l'arête du Brouillard jusqu'au col Emile Rey. Mais où est-elle cette arête du Brouillard? En effet du sommet du Pic Luigi Amedeo aucune arête descendant vers le sud n'est bien marquée. Une immense falaise ravinée tombe en précipice du côté des Monts Brouillards et de la Punta Baretli. Après nous être orientés nous suivons approximativement la crête d'une de ces falaises. Les rochers sont à tel point pourris et branlants que d'une légère poussée on peut mettre en mouvement des blocs de plusieurs mètres cubes.

Malgré toute notre attention, quelques petites pierres s'échappent de dessous nos pas. Elles s'entrechoquent contre d'autres plus grosses, de sorte qu'en quelques secondes, tout le flanc gigantesque de la montagne retentit de l'écho d'une effroyable avalanche de pierres.

De notre perchoir, nous suivons émerveillés et terrifiés la course folle de la canonnade. La pente est si inclinée que dans le bas, lorsque les projectiles ont atteint une grande vitesse, ceux-ci rebondissent jusqu'à une distance incroyable de la paroi. Toute cette petite tragédie nous laisse un peu songeurs, car nous pensions descendre dans cet enfer.

Mais pourtant, nous sommes les seuls promoteurs de cette terrible avalanche de pierres et nous pouvons espérer que, seules, les pierres n'auront pas envie de dévaler la montagne.

Plus nous descendons, plus notre position devient précaire et exposée. Ici nous passons sous un échaffaudage de blocs qui semblent atrocement instables; là nous suivons un petit couloir où les pierres roulent sous nos pas. Nous avançons avec une extrême prudence.

Peu à peu nous arrivons à un gendarme qui se dresse sur une arête séparée du reste de la paroi. Près du sommet du gendarme, à une bonne distance de la face le long de laquelle sifflent les projectiles, nous avons un sentiment très agréable de sécurité.

Vers les bas, l'arête tourne à gauche et plonge jusqu'au Col Emile Rey. Par où devons-nous descendre? A gauche de cette crête se trouve un couloir et c'est par le fond de celui-ci que s'effectue ordinairement l'escalade de l'arête du Brouillard.

Nous n'avons absolument aucune envie de nous engager dans ce couloir car toute la mitraille de la muraille supérieure s'y rassemble; et à cette heure avancée, la fusillade est nourrie.

Cependant nous hésitons encore et pensons tout de même que le plus simple serait de descendre rapidement par le fond du couloir. A ce moment un énorme bloc en forme d'armoire se met lentement en mouvement. Après quelques bonds maladroits, il accélère sa descente et s'élance de plus en plus vite vers notre couloir. A chaque nouveau bond une foule de pierres sont projetées dans le vide, de sorte qu'en un rien de temps tout le couloir se trouve minutieusement balayé jusque dans ses moindres recoins. Cette démonstration nous convainc d'une façon absolue qu'il est inutile de tenter de descendre par le couloir.

Il nous reste deux possibilités: ou bien attendre sur notre perchoir que le soleil se couche et que les flaques de neige fondante se congèlent, ou bien essayer de descendre la paroi située directement en-dessous de nous. Cette paroi est protégée par l'arête de gendarmes qui descend vers la gauche et seuls les gros blocs qui rebondissent assez loin passent par dessus la crête et risquent de nous inquiéter. En nous penchant un peu, nous apercevons une centaine de mètres en-dessous le col Emile Rey.

Nous nous engageons le long de la paroi avec beaucoup de circonspection. Nous n'avons qu'une corde de quarante mètres qui ne nous permet que des rappels de vingt mètres seulement. Or, si dans la partie inférieure nous ne pouvons arriver jusqu'au col, nous serons pris comme dans une souricière. Afin d'éviter une surprise de ce genre, le premier de cordée descend en varappe afin d'être certain que la remontée serait possible en cas d'échec. Bien lentement nous perdons en altitude. Enfin nous atteignons une grande vire située à notre gauche et de laquelle nous pensons pouvoir atteindre la brèche en un rappel.

Mais quelle n'est pas notre stupéfaction lorsqu'après avoir laissé pendre nos quarante mètres de corde, celle-ci n'atteint pas le bas.

Une chose nous tranquillise, c'est que nous sommes en tous cas certains de pouvoir remonter la paroi d'au-dessus.

Pourtant sur notre droite (en descendant) nous remarquons en-dessous de nous plusieurs replats favorables.

Sur ces entrefaites, un bloc d'un bon demi-mètre cube passe devant nous avec un sifflement étrange et à une vitesse incroyable. Il ne s'agit pas de nous

éterniser en cet endroit et comme nous croyons avoir découvert un passage, vite un rappel est placé, puis un second; enfin, pour aller plus vite, un troisième nous amène un peu en dessous du col à l'Ouest. Nous traversons les éboulis en courant; puis, courant toujours, nous gravissons l'arête du col et à bout de souffle, mais cette fois en sécurité, nous nous affaissons sur quelques blocs branlants.

Nous sommes au col Emile Rey. La paroi que nous venons de descendre se dresse extrêmement raide et paraît vraiment impraticable. Les pierres ne cessent de tomber partout et même sur le col. Nous ne nous croyons pas encore en parfaite sécurité, aussi nous escaladons les premiers escarpements du Mont Brouillard pour nous caser aussi confortablement que possible entre les blocs et nous restaurer.

Notre projet primitif consistait à gagner le jour même le col Eccles en traversant la partie supérieure du glacier du Brouillard.

Il n'est que peu après midi et nous avons encore beaucoup de temps devant nous.

La descente du couloir jusqu'au glacier du Brouillard est cependant si exposée aux chutes de pierres que nous n'osons pas nous y engager. Deux jours avant nous, Mr. Zürcher avec Joseph Knubel et Hermann Lochmatter descendaient l'arête du Brouillard et continuaient leur descente vers Gamba au beau milieu de l'après-midi sous la mitraille. J'admire leur témérité et je ne regrette pas d'avoir alors ignoré leur exploit, car il est plus que certain que nous eussions suivi leur exemple.

Nous sommes impressionnés par la canonnade incessante et nous nous résignons à attendre sur notre belvédère que le froid ramène le calme.

L'après-midi s'est écoulée, le soleil a tourné autour du Pic Luigi Amedeo, mais la mitraille n'a pas cessé. Nous avons travaillé ferme à nous construire une plateforme pour bivouaquer. Nous pensions tout d'abord descendre avant la fin du jour, mais peu à peu le soleil a disparu derrière le Dôme de Miage, tandis que les chutes de pierres continuent. Nous attendrons donc la lune pour nous échapper.

Enfin tout est prêt pour le bivouac. Au moment où nous allons nous coucher, une fente se produit et la moitié de notre plate-forme s'écroule dans le couloir Emile Rey, côté cabane du Dôme. Nous considérons un instant, stupéfaits, la belle avalanche de pierres qui dévale le couloir et disparaît bientôt à notre vue. Pendant longtemps on entend encore les pierres qui résonnent toujours plus lointaines.

Avec soin, nous nous remettons à l'ouvrage et organisons tout un système d'irrigation afin que l'eau, provenant d'une flaque de neige qui nous domine, ne vienne pas ronger les fondations de notre plate-forme. Nous avons même construit un petit mur qui est censé nous empêcher de rouler dans l'abîme pendant notre sommeil problématique.

Nous sommes couchés côte à côte dans le même sac, face au Mont-Blanc. De temps en temps, une pierre se détache, et, dans le silence de la nuit, le bruit de ses ricochets se répercute au loin. A chaque bond, le choc produit une myriade d'étincelles et sans voir la pierre elle-même, on peut suivre sa

chute le long de la paroi. Nous nous efforçons de dormir, mais malgré toute notre volonté, nous ne pouvons résister à la tentation de suivre du regard les traces lumineuses des projectiles. Ce spectacle à la fois si tragique et si grandiose nous émeut tout en nous glaçant d'effroi.

La montagne ne s'est pas encore endormie, et de derrière le Pic Luigi Amedeo jusqu'à l'Aiguille Blanche de Péteret, l'on entend les échos des avalanches de pierres.

A minuit, nous n'avons pas encore fermé l'œil, et mon compagnon qui est littéralement gelé ne cesse de proposer de partir, tandis que je le conjure d'attendre le lever de la lune. Celle-ci se fait désirer bien longtemps. Pourtant, tout à coup, la crête de neige qui nous domine se trouve subitement illuminée. Hop! Nous sautons hors du sac, la lampe est allumée, un thé très chaud nous dégèle un peu et les crampons aux pieds nous filons maladroitement le long des rochers. Nous rejoignons le col pour rallier l'arête rocheuse qui descend entre deux couloirs vers le glacier du Brouillard. Au bas des rochers nous sommes obligés de traverser la glace à notre gauche et chaque pas doit être taillé. Afin de ne pas nous exposer inutilement aux chutes de pierres, nous laissons entre nous nos quarante mètres de corde. De cette façon, l'un de nous peut attendre en sécurité que l'autre ait trouvé un nouvel abri. Malgré la léthargie apparente dans laquelle la montagne est tombée, les pierres sifflent encore de temps en temps. Il nous arrive à plusieurs reprises d'entendre autour de nous les projectiles heurter la glace et cingler la nuit dans leurs bonds meurtriers.

Tout se passe pour le mieux; à la lueur blafarde de la lune nous avons traversé le couloir, longé les parois, puis repris de vieilles traces qui descendent un névé fort incliné. Le haut du glacier du Brouillard est traversé sans difficulté et l'escalade du col Eccles reprend sur des pentes de plus en plus raides. Les séracs se succèdent et la glace vive nous force à gagner les rochers du Pic Eccles à notre droite. Nous sommes montés un peu trop haut dans la neige et pour atteindre les rochers une taille désagréable nous fait perdre un temps précieux.

Enfin, sur l'arête rocheuse notre avance est rapide mais, presque au sommet du Pic Eccles, notre route est barrée par un gendarme fort malcommode; nous sommes obligés de redescendre pour tourner l'obstacle par la gauche.

Lorsque nous atteignons le sommet du Pic Eccles, le jour est déjà levé, et de méchants nuages courent sur les Grandes Jorasses. Le bon vent a tourné et un courant d'air de mauvais augure balaye les parois.

On pressent le mauvais temps, la tempête.

Nous faisons halte pour déjeuner et constatons que les vilains nuages se sont dissipés et que du côté de l'Italie le temps a l'air radieux.

Malgré ces signes rassurants, nous sommes certains d'une tempête imminente et nous sommes indécis. Devons nous risquer l'escalade ou redescendre vers l'Italie? Après une heure d'hésitations, nous décidons de tenter d'arriver au Mont-Blanc avant le mauvais temps. Il serait dommage d'être parvenus à pied d'œuvre pour redescendre avant même d'avoir vu le soleil se voiler ni la moindre manifestation certaine de tempête.

La traversée du Pic Eccles au pied de l'arête de l'Innominata proprement dite nous prend plus de temps que nous ne pensions. Une fois dans les ro-

chers, c'est une course effrénée. La remarquable description du guide Vallot nous est d'une grande utilité et, presque sans hésitation, nous franchissons les arêtes, tournons les gendarmes, gravissons la tour par une escalade ardue; par moments on se croirait au Grépon. Vient ensuite une arête aérienne qui longe un large couloir. Quelques petites pierres tombent. Nous les voyons si bien venir que nous pouvons les éviter facilement. L'escalade est magnifique, le rocher rouge est solide et nos progrès sont rapides. Nous sommes bientôt au fond d'un immense entonnoir. Il nous faut traverser le grand couloir vers notre gauche et sortir de l'entonnoir par une vire très inclinée. La traversée du couloir est un plaisir, car les rochers émergent si à propos que pas une seule fois nous n'empruntons la glace. Trois couloirs juxtaposés partent à notre gauche et nous choisissons celui du milieu. Nous passons alors sous un énorme gendarme surplombant qui nous crache des glaçons sur la tête.

Enfin nous sommes arrivés sur l'arête qui monte d'un jet jusqu'à la crête qui relie le Pic Luigi Amedeo au Mont-Blanc de Courmayeur. Le rocher est toujours excellent. Dans le haut nous prenons la neige, pensant avancer plus vite. Erreur, cette neige se change en glace et nous devons regagner les rochers. Pendant ce temps, presque sans que nous nous en apercevions, le brouillard nous a enveloppés, la neige s'est mise à tomber et le vent souffle de plus en plus fort.

Nous avons tiré de nos sacs des bonnets de laine, des gants, des chandails et, sans ralentir, nous continuons cette fois belle et bien dans la tempête.

Par moments, dans les éclaircies, nous apercevons la crête qui à l'air de s'éloigner à mesure que nous montons. Cette dernière partie n'en finit plus. Enfin nous y sommes. Le vent est furieux. Une bonne couche de neige fraîche recouvre nos traces de la veille. Sur la crête le vent est si fort que parfois nous trébuchons et tombons. Nous essayons de tourner le Mont-Blanc de Courmayeur par la gauche. Nous descendons en cramponnant une pente de glace, tournons des arêtes rocheuses, puis nous ne voyons plus que du brouillard et de vagues ombres. Ou devons-nous aller? Descendre? Non, car nous nous perdriions, il nous faut à tout prix rejoindre la crête. Peu à peu, par des marches de flanc périlleuses dans la glace et des escalades pénibles, nous retrouvons l'arête que nous suivons. De temps en temps nous retrouvons quelques vagues traces.

Epuisés par notre marche rapide, par la tempête et par l'altitude, cette dernière montée au Mont-Blanc nous paraît interminable.

Enfin nous atteignons le sommet et, pas plus que la veille, nous ne pensons à faire halte car le vent furieux et l'ouragan rageur nous chassent. Un quart d'heure plus tard nous entrons au refuge Vallot qui abrite déjà une caravane de sept Italiens.

Durant toute la nuit la tempête sévit. Vers 9 heures du matin le lendemain, le ciel s'entr'ouvre pour deux à trois heures et nous en profitons pour descendre aux Grands-Mulets dans une neige lourde et profonde dans laquelle nous enfonçons jusqu'au ventre. De là nous gagnons la station des Glaciers ou le téléphérique nous ramène dans la vallée.

Une ascension du Mont-Blanc par le glacier suspendu situé à droite de l'éperon de la Brenva (Couloir de la Brenva).

18 juillet 1935.

C'est lors de notre tentative à la face nord des Grandes Jorasses, au début de l'été 1935 que mon ami Robert Gréloz et moi, nous avons fait la connaissance d'Edouard Frenedo.

Nous escaladions cette fameuse paroi et nous étions arrivés au premier tiers de la hauteur.

Derrière nous, Frenedo et son ami Chaix suivaient nos traces. Nous gravissions une plaque verticale exposée aux chutes de pierres lorsque Gréloz qui montait un mètre et demi au-dessus de moi se pendit par un bras en porte à faux et si malheureusement qu'ils se luxa l'épaule. Malgré sa douleur, mon camarade ne lâcha pas prise et réussit à redescendre jusqu'à l'endroit où je me trouvais.

J'étais littéralement attaché à un bloc de rocher et mes pieds reposaient sur une vire d'environ trente centimètres. Il y avait peu de place pour un et moins encore pour deux.

J'appelaï Frenedo à l'aide. Avec une grande rapidité celui-ci nous rejoignit et aussitôt, avec une corde supplémentaire, il confectionna un système de boucles dans lesquelles Gréloz passa ses jambes. Nous pouvions ainsi le faire descendre jusqu'à un endroit plus spacieux et abrité des chutes pierres. Cependant le moindre mouvement causait à Gréloz d'affreuses douleurs et il nous suppliait de lui remettre son bras sur place.

Devant l'impossibilité de faire autre chose et de nous tirer de ce vilain endroit, il fallait essayer de remettre le bras. Tandis que je tenais Gréloz par la taille, Frenedo accroché de l'autre côté du bloc auquel nous étions attachés, saisissait le membre démis par le poignet, et le levait vigoureusement en l'air. Un moment d'incertitude se passa et comme par miracle le bras revint à sa place.

Aussitôt, Gréloz soulagé voulut reprendre l'escalade. Avertis que nous étions des inconvénients d'un bras démis, nous résolûmes de redescendre jusqu'à un petit col apparemment abrité des chutes de pierres.

Là, Gréloz, obligé de garder le bras en écharpe, se rendit compte de son état pitoyable. Amicalement secondés par Frenedo et Chaix, nous entreprîmes une longue et périlleuse descente en rappels de corde sous la mitraille toujours plus nourrie des projectiles.

Quinze jours après son accident, Gréloz repartit pour ascensionner le Mont-Maudit par l'arête de la Tour-Ronde. Au cours de son ascension, il avait remarqué et entendu des hommes qui travaillaient à la construction d'un refuge au col de la Fourche de la Brenva.

Il nous avait signalé ce fait. Deux jours après, Frenedo, un de ses amis nommé Sarthou et moi, reprenions les traces de Gréloz et escaladions à notre tour l'arête Sud-Est du Mont-Maudit.

Tout en gravissant l'arête, nous pouvions voir le refuge qui venait d'être couvert alors que Gréloz nous avait averti que le toit n'existait pas encore. Cependant les ouvriers étaient partis et on n'entendait plus taper.

Sitôt de retour à la cabane du Requin, nous décidons de remonter pour coucher à ce nouveau refuge. Aussi nous reprenons nos traces du Mont-Maudit jusque sur l'arête que nous devons suivre en sens inverse pour atteindre le refuge.

Ce parcours fut plus long que nous ne l'aurions désiré, et nous atteignîmes enfin notre but, bien après le coucher du soleil.

Nous nous apercevons vite que le refuge n'est pas terminé, mais qu'importe puisque les planches du toit sont en place. Nous trouvons à l'intérieur trois matelas tout neufs et de nombreuses couvertures.

Notre but est d'ascensionner le Mont-Blanc le lendemain mais, à vrai dire, nous n'avons pas encore décidé par quel itinéraire nous monterons.

La montagne est en excellente condition, et nous savons que, avant le lever du jour, la lune presque pleine éclairera abondamment tout le versant Est du Mont-Blanc. De plus, la température s'abaisse sensiblement pendant la nuit, de sorte que, le matin, on ne risque pas trop de recevoir d'avalanches.

Le guide Kurz que nous étudions de plus en plus minutieusement depuis quelques temps, n'indique aucune ascension directe par le glacier en partie suspendu situé à droite de l'Eperon de la Brenva. L'ascension serait passablement exposée aux chutes de séracs, mais les conditions paraissent si favorables que nous décidons de tenter cette nouvelle voie.

Le soir, avant de rentrer pour cuire notre repas, nous pouvons suivre de l'œil tout le chemin que nous comptons parcourir.

Il nous faudra attaquer la face comme pour le couloir Güssfeldt, qui rejoint l'arête ordinaire de la Brenva. Puis il faut traverser sur la droite. Là on passe sous des séracs effroyablement menaçants. Vient ensuite une partie assez raide et en glace, encore exposée aux chutes de séracs qui s'échelonnent jusqu'au col de la Brenva. Plus haut, il nous faudra retraverser sur la gauche et, à partir de cet endroit, le danger d'avalanches de glace n'est presque plus à craindre. Encore une petite difficulté pour tourner un sérac sur la droite, et le reste paraît simple.

Enfin, si tout marche comme on peut le juger d'ici, la course est gagnée.

Avant de rentrer, nous jetons un dernier regard circulaire aux nombreux glaciers suspendus qui se figent lentement sous l'action du froid.

Sur la gauche, l'Aiguille Noire de Péteret, toute sombre, se dresse dans le ciel ou scintillent déjà les étoiles les plus lumineuses. Puis les Dames Anglaises, plus petites, l'Aiguille Blanche de Péteret et le Mont-Blanc de Courmayeur qui se perd bien haut dans le ciel. En continuant encore vers la droite on voit le col de la Brenva et le Mont-Maudit, dont la face Sud est en splendides dalles de rochers.

Il fait froid et nous rentrons.

Après une nuit agitée, probablement à cause de l'altitude — nous sommes ici à 3800 m —, nous chauffons du thé et, restaurés, quittons notre sympathique abri soigneusement encordés et chaussés de crampons.

Il est 1 h. $\frac{3}{4}$ lorsque nous sommes prêts. Maladroitement, nous descendons une arête de rochers délités qui nous conduit au glacier de la

Brenva à quelques 150 mètres en-dessous. Quelques précautions sont nécessaires pour ne pas nous assommer mutuellement. Plus bas, nous pouvons utiliser des traces gelées dans la neige et gagnons ainsi du temps et de la sécurité. Une rimaye en partie comblée est franchie et nous voici sur le plat du glacier.

Tranquillement, sur la neige gelée, nous nous dirigeons vers le pied de l'entonnoir que nous avons choisi pour y tracer une voie d'ascension. Les murailles glacées se dressent alentour vraiment formidables. Malgré la clarté de la lune, nous sommes dans l'ombre et celle-ci contribue à nous impressionner fortement.

Nous nous demandons si ce n'est pas une folie que de s'aventurer dans ce terrible couloir et d'exposer sa vie à la chute du plus petit bloc de glace qui tomberait.

Pourtant, tout est calme, rien ne bouge, pas un craquement, aucun débris ne dégringole de nulle part. La montagne est bien figée et nous approchons lentement du pied de la gigantesque muraille.

Déjà, nous montons de plus en plus sur les immenses cônes d'avalanches, qui se sont répandus bien avant sur le glacier. De nombreuses crevasses barrent la route, mais toutes sont comblées par les récentes chutes de glace.

Cette fois nous y sommes, au-dessus de nous un mur de glace de plusieurs centaines de mètres de hauteur nous menace. Nous nous tenons tout d'abord sur la gauche, de telle façon que s'il tombe quelque chose nous ayons des chances d'échapper.

A un certain moment, au lieu de continuer à monter sur la gauche, comme pour le couloir Güssfeldt, nous devons traverser le fond de la rigole et gagner les pentes de l'autre versant.

En courant, nous franchissons la partie la plus exposée et arrivons sur une pente raide de glace vive, polie par les avalanches et encombrée de débris de séracs. Extenués, nous avançons aussi vite que notre souffle nous le permet et atteignons ainsi une sorte d'épaule où nous nous octroyons une petite pause pour respirer. Presque immédiatement, l'escalade reprend, c'est Frendo qui est en tête et, dans la glace vive, il monte directement sans tailler. La pente se redresse de plus en plus. Me trouvant le dernier de cordée, j'exhorte mes compagnons à la prudence et j'assure de mon mieux lorsque je découvre une fente propice. Après plusieurs longueurs de corde, la pente est interrompue par un mur vertical.

Frendo s'y arrête pour nous faire monter jusqu'à lui.

L'inclinaison est si forte que, sans marches, nos pieds se tordent douloureusement afin de faire mordre toutes des dents des crampons.

Nous repérons le point faible de la muraille, une rigole, un bloc à surmonter et au-dessus la pente reprend son inclinaison première.

Frendo s'avance, il taille de minuscules échelons et franchit le pas délicat. A notre tour; c'est en effet très raide et désagréablement exposé.

Plus haut, peu à peu, la glace se change en neige dans laquelle nous montons plus aisément. Bientôt nous devons retraverser vers la gauche et nous trouvons enfin des parties moins raides où nous pouvons reposer nos nerfs mis à une rude épreuve.

Pourtant, au-dessus de nous, un nouveau sérac barre le passage le long d'une arête de neige que nous suivons.

Pour tourner l'obstacle, nous devons avancer sur la droite dans une pente recouverte de neige poudreuse et par cela très dangereuse.

Le travail est pénible, on enfonce dans la neige profonde qui menace de glisser à chaque pas. Peu à peu nous pouvons revenir sur la crête où la neige est plus ferme et nous reprenons la montée directe.

De là rien ne paraît plus devoir nous arrêter et, à part quelques crevasses inattendues, les difficultés sont pour ainsi dire terminées.

Nous montons, montons sans répit. Derrière nous d'énormes nuages se traînent parmi les glaciers et montent doucement à l'assaut des cimes. Dans le fond, à contre-jour, les alpes valaisannes se profilent devant le ciel lumineux. Le jour s'est levé et les premiers rayons du soleil descendent rapidement le versant Est du Mont-Blanc. Le couloir s'élargit et nous constatons que nous sommes déjà assez haut. Nous atteignons la zone ensoleillée et reconfortés par une douce chaleur, nous faisons halte sur une petite épaule. Nous mangeons quelques biscuits et prenons plusieurs photos des nuages fantastiques qui s'accumulent de plus en plus dans les vallées. L'heure est encore très matinale; malgré cela, il nous faut quand même nous hâter de sortir de la paroi avant que le soleil ait trop réchauffé la neige et que celle-ci ne commence à glisser. La vue s'étend de plus en plus et les cimes sortent des masses éclatantes des brouillards.

Nous rejoignons progressivement la voie ordinaire de la Brenva et sans difficultés nous parvenons bientôt au-dessus du Mur de la Côte.

Le sommet du Mont-Blanc, énorme, est devant nous et une pente unie y conduit. Il fait un froid terrible, car ici le vent souffle et nous sortons nos vêtements les plus chauds.

La pente est longue et l'effort essoufle. Souvent nous faisons halte pour reprendre haleine et pour photographier. L'horizon devient plus vaste et à perte de vue les sommets émergent de plus en plus nombreux.

Au-dessous de nous, la masse de nuages s'est épaissie et enveloppe toutes les cimes inférieures à 4000 mètres d'altitude. Le mauvais temps s'approche; la tempête sévit déjà dans les bas fonds tandis que seuls les plus hauts sommets demeurent encore au-dessus des nuées. Nous arrivons à petites étapes au sommet du Mont-Blanc où, malgré le froid intense, nous faisons halte et prenons encore quelques photos des masses énormes de nuages qui s'amassent de tous côtés. Il est encore de grand matin et à 7 h. 45 nous quittons le point culminant pour descendre vers le refuge Vallot par l'arête des Bosses.

Chemin faisant, nous croisons la foule de touristes qui montent. A Vallot nous faisons du thé et filons vers Chamonix.

Dans la neige encore durcie du haut nous descendons rapidement; plus bas nous enfonçons et la marche est plus pénible. Malgré tout nous passons la cabane des Grands-Mulets sans nous y arrêter et arrivons à la station des Glaciers juste pour attraper un téléphérique qui descend vers la vallée.

À midi nous sommes à Chamonix où un bon repas nous remet de nos émotions.

Vers la fin de l'après-midi l'orage éclate.

Nous apprenons que tous ceux de nos camarades qui avaient couché dans des refuges de faible altitude n'ont pu faire de course, car de grand matin déjà ils étaient sous les nuages et dans le mauvais temps.

Au Mont-Blanc par l'Arête de Péteret.

24 juillet 1935.

L'arête de Péteret est constituée par l'Aiguille-Noire, les Dames Anglaises et l'Aiguille-Blanche. La traversée complète de la Noire au Mont-Blanc a été faite deux fois. Elle ne présente, à mon point de vue, aucun attrait. En effet, les caravanes qui l'ont effectuée ont bivouaqué deux fois, ce qui nécessite un matériel encombrant. De plus, on est obligé d'emporter une grande longueur de corde pour la descente de la Noire.

En revanche, la traversée de l'Aiguille-Blanche de Péteret au Mont-Blanc est une ascension fort belle et justement réputée. Elle est faite relativement souvent.

J'eus la chance d'ascensionner le Mont-Blanc par l'Aiguille-Blanche de Péteret avec les frères Hans et Rudi Hotz de Zurich. Les conditions étaient si parfaites et notre réussite si complète que nous serions tentés de sousestimer le sérieux de cette entreprise. Pourtant, nous avons inauguré un raccord à l'escalade ordinaire du versant Nord-Est de l'Aiguille-Blanche de Péteret, en partant du col de la Fourche de la Brenva et en traversant le plateau supérieur du glacier de la Brenva. Peu s'en fallut que les difficultés glaciaires nous arrêtent et nous forcent à rebrousser chemin.

L'idée de parcourir l'arête de Péteret en venant du glacier du Géant n'était pas nouvelle. Déjà, le 14 juillet 1933, nous voulions, mon ami Robert Gréloz et moi, coucher au refuge Torino pour gagner de là l'Aiguille Blanche de Péteret.

Malheureusement, le temps n'était pas beau et nous dûmes renoncer.

En 1935, les frères Hotz ascensionnaient dans les Aiguilles de Chamonix. Nous devons nous retrouver au Montanvers. J'avais également rendez-vous au refuge du Requin avec mes compagnons de course Frenedo et Sarthou. Nous voulions monter de là tous ensemble au refuge Alberico-Borgna, au col de la Fourche.

Laissant les deux Hotz se reposer des fatigues d'une traversée Ciseaux-Fou, je quitte le Montanvers le 23 juillet de bon matin.

Au refuge du Requin, je ne trouve ni Frenedo ni Sarthou.

Vers midi arrivent mes amis Hotz et, après un bon déjeuner, nous nous mettons en route pour ne pas arriver trop tard au refuge Alberico-Borgna.

Nous remontons les séracs du Géant, et ne nous arrêtons que dans la combe du Mont-Blanc du Tacul.

Le temps est splendide et il fait très chaud.

La dernière pente du col de la Fourche est glacée et fort raide. La rimaye est désagréable à franchir. Nous chaussons les crampons et devons tailler des pas dans la glace. Tout en progressant degré après degré nous voyons deux individus qui avancent dans nos traces. Ce sont Frenedo et Sarthou qui nous rejoignent. Ils nous rattrapent, car toute l'avance que nous avons, nous la perdons en taillant.

Enfin, nous touchons les rochers de droite et une courte grimpée nous conduit à l'arête du col. Nous la suivons sur la gauche jusqu'au refuge. Il est déjà tard, le soleil a disparu. Un regard vers le pied de l'Aiguille-Blanche

de Péteret nous permet de voir le chemin que nous pensons suivre le lendemain, et nous rentrons à l'intérieur.

Le refuge est sympathique, car les matelas et les couvertures sont neufs. Avant de nous coucher nous chauffons un repas. A une heure du matin, nous cuisinons de nouveau pour le petit déjeuner. Les crampons aux pieds et soigneusement encordés, nous quittons le refuge à deux heures.

Nous descendons rapidement sur le plateau supérieur du glacier de la Brenva que nous traversons pour passer le col Moore.

J'étais en tête des deux caravanes que nous formions. Lorsque j'arrive au col Moore, je vois les pentes qui descendent de l'autre côté passablement glacées et peu engageantes. Je décide de passer par le glacier de la Brenva en tournant le pied des Aiguilles Moore.

J'aurai du faire monter mes camarades jusqu'au col pour que nous décidions tous ensemble de la meilleure route à suivre. Peut-être se seraient ils doutés mieux que moi des difficultés que nous allions rencontrer.

Nous revenons donc sur nos pas et nous nous engageons au milieu des séracs. Les crevasses s'enchevêtrent et nous louvoyons de plus en plus. Puis le glacier se brise en un chaos inextricable. Qu'allons nous faire? Plusieurs fois déjà nous sommes revenus en arrière pour prendre un autre passage, et maintenant il n'y a plus de passage. Tout est défoncé. Nous descendons par une arête de glace à l'intérieur d'une crevasse pleine de neige, dont nous suivons le fond pour remonter un peu plus loin à la surface. La même manœuvre se répète plusieurs fois si bien que nous commençons à nous demander si, dans l'impossibilité éventuelle de continuer, nous pourrions revenir en arrière.

A une crevasse sérieuse, où je dois tailler un escalier dans un flanc vertical, Frendo et Sarthou acquièrent la certitude que nous n'arriverons pas à notre arête de Péteret, ou que nous y bivouaquerons. Ils me crient qu'ils renoncent à continuer et rebroussement chemin pour aller à la Tour Ronde.

Je leur demande encore d'assurer notre descente dans la crevasse avant de nous quitter; ce qu'ils font très aimablement.

A partir de ce moment, comme par une ironie du sort, le chemin paraît se dessiner plus favorablement.

Nous pouvons revenir contre les Aiguilles Moore, traverser quelques rochers et reprendre le glacier de l'autre côté.

Un saut acrobatique à l'intérieur d'une crevasse où l'on atterrit sur des blocs de glace suspendus sur le vide nous impressionne. Ceci nous amène sur une nouvelle langue de neige. Encore un immense détour pour en sortir et le glacier n'offre plus d'obstacles sérieux jusqu'au pied de la Blanche. Il est fort tard, et le soleil éclaire déjà tout le versant Est du Mont Blanc. Nous avons mis trois heures jusqu'ici. Sans perdre une minute, nous attaquons l'Aiguille-Blanche. Nous nous élevons d'une vingtaine de mètres dans un couloir de neige très encombré de pierres nouvellement tombées qui ne promettent rien de bon. Puis, par une traversée horizontale sur la gauche, nous atteignons l'arête mal marquée dans sa partie inférieure, et qui monte jusqu'au sommet de l'Aiguille.

Ici nous sommes en relative sécurité. Nous ôtons nos crampons et mangeons un morceau. De là, l'ascension commence vraiment. Hans Hotz prend

la tête de la cordée et d'une marche régulière nous montons sans relâche dans des rochers faciles, mais branlants, pourris et extrêmement raides.

La moindre pierre que nous détachons entraîne une canonnade effroyable.

L'Aiguille Noire, notre voisine de gauche, s'abaisse rapidement et, à 9 heures, nous escaladons la calotte de l'Aiguille Blanche. Nous y découvrons des traces toutes fraîches qui nous intriguent et nous voyons presque aussitôt sur l'extrémité de l'arête une caravane assise en train de repartir. Les alpinistes se lèvent les uns après les autres et disparaissent derrière la crête.

En suivant leurs traces, nous parcourons l'arête faîtière de la Blanche. Tantôt d'un côté, tantôt de l'autre ou sur une mince crête de glace où les marches viennent d'être soigneusement taillées.

Lorsque nous atteignons l'extrémité de l'arête, nous voyons évoluer la nombreuse équipe qui nous précède. Nous nous installons confortablement sur des rochers, exigus il est vrai, et avons tout loisir d'étudier l'autre caravane. Il y a deux demoiselles et quatre guides. Ils ont descendu les rochers et l'un des guides est engagé dans la pente de glace et taille. Au bout d'un temps assez long, un autre guide descend dans les marches et reprend la place de son camarade. Le second guide taille mieux et plus vite, les coups paraissent plus précis.

Nous attendons une heure, puis une autre, puis une troisième, et la caravane n'est pas encore en bas.

Une fois leur escalier terminé, les guides font descendre leurs clientes l'une après l'autre et ces demoiselles prennent un temps infini. Après quatre heures ils sont enfin tout rassemblés au col de Péteret. Pour finir, nous trouvons le temps long. Malgré la beauté sans pareille du site, les avalanches de pierres qui dévalent à tout instant du Mont Blanc et la vue qui se perd au loin vers les plaines lombardes, l'inaction nous pèse.

Enfin c'est notre tour. Nous aurions pu ne pas attendre que nos pré-décesseurs eussent terminé leur taille et descendre en rappel de corde. Cependant nous n'avions jamais pensé qu'ils mettraient autant de temps.

Les rochers sont raides et enneigés. On descend d'abord sur la droite, puis à gauche jusqu'à la glace.

Nous descendons simultanément dans les marches et une demi heure plus tard nous sommes au col. Le soleil darde des rayons brûlants et une chaleur pénible envahit le plateau du col.

Nous remercions les guides pour leur taille de marches quoiqu'au fond nous sommes certains qu'en rappel de corde nous aurions bien employé 4 heures de moins.

Tandis que nous nous désaltérons, les quatre guides et leurs deux demoiselles s'ébranlent en deux cordées vers le grand Pilier d'Angle.

Peu après nous partons à notre tour et voulons attaquer le Pilier d'Angle par un autre chemin.

La neige est si lourde et si profonde et le chemin vers lequel les guides se dirigent paraît tellement plus facile et engageant, que nous revenons sur nos pas pour reprendre leurs traces.

Les rochers du Pilier d'Angle sont très enneigés mais nulle part difficiles. Nous touchons bientôt la neige de l'arête faîtière. Cette neige est

fondante et repose sur de la glace qu'il faut tailler par endroits. Sur la crête, nous dépassons les guides italiens. L'arête de neige aiguë et en corniches par endroits, monte d'un jet jusqu'au sommet du Mont-Blanc de Courmayeur.

La surface de la neige règle un peu car l'heure est tardive, et l'on arrive juste à tenir sans avoir besoin de tailler. Pour mon compte, mon travail se trouve très simplifié. Attaché entre les deux Hotz, je n'ai qu'à mettre un pied devant l'autre dans les marches. Et lorsque l'un des frères est fatigué, c'est l'autre qui prend la tête tandis que je reste invariablement au milieu.

Cette dernière montée est splendide et fort aérienne. Par un faux mouvement, j'envoie mon chapeau faire une variante le long du versant Est du Mont-Blanc. Il tourne gentiment puis disparaît vertigineusement dans l'abîme verglacé.

Des brumes traînent autour des sommets et, au loin, d'énormes nuages s'amoncellent.

Nous franchissons l'ultime crête et prenons pied sur le Mont-Blanc de Courmayeur. Le chemin jusqu'au Mont-Blanc lui-même n'offre plus de difficulté et à 18 h. et demie nous sommes au sommet. Une solitude impressionnante règne parmi les immenses montagnes et les nuages d'orage se massent à l'infini. C'est d'une beauté grandiose et indescriptible.

La descente vers Vallot et les Grands-Mulets est fatigante. La neige de surface règle et forme une croûte qui casse à chaque pas et nous heurte les tibias. Enfin à 20 h. et demie nous entrons aux Grands-Mulets.

Les derniers rayons du soleil couchant qui ont dissipé les menaces d'orage éclairent d'une lumière rougeoyante les pentes de neige et les grands glaciers.

Nous sommes heureux d'avoir atteint un bon gîte avant que le soleil ait disparu à l'horizon.

Au Mont-Blanc par le Glacier de Bionnassay français.

29 septembre 1935.

C'est l'automne, le mois de septembre touche à sa fin, et le temps reste beau. Avant les jours gris et pluvieux, mon ami Robert Gréloz et moi nous voulons revoir la grande montagne, le soleil d'automne sur les glaciers, les éclairages rasants, l'air limpide et froid, la solitude de la grande nature.

Des Houches à Tête Rousse, la montée est longue et les lacets du sentier se multiplient désespérément. Nous rejoignons la voie du train du col de Voza et suivons la ligne. Les tunnels sont fermés pour l'hiver. Plus haut la neige a comblé le sentier par endroits.

A la nuit noire, nous sommes à Tête Rousse ou nous trouvons un nouveau refuge du Club Alpin Français. Le refuge est fermé à part une chambre assez confortable. Nous y découvrons un fourneau à mazout et durant deux heures nous travaillons à l'allumer, car il reste du combustible.

Enfin une bonne chaleur nous envahit et nous nous endormons dans un air tiède et délicieux.

A 6 heures du matin, Gréloz se réveille et nous sortons voir le temps. Il fait beau, terriblement beau; comment avons-nous pu dormir si longtemps?

A 7 heures nous partons; c'est bien tard pour monter au Mont-Blanc.

Nous redescendons jusqu'au glacier de Bionnassay et remontons dans la combe entre l'Aiguille de Bionnassay et le Dôme du Goûter. Le cirque est sauvage, les pentes des glaciers suspendus nous dominent de tous côtés.

Notre route paraît être au fond de l'entonnoir. S'il tombe le moindre sérac, nous sommes balayés. Mais il fait froid et rien ne bouge.

Quelques débris d'avalanches, et la pente se redresse. Nous montons dans une rigole de glace bleue. Un faux pas et nous partirions avec une vitesse vertigineuse.

Nous tournons plusieurs ressauts et partout notre chemin s'arrange à être presque confortable. A chaque paroi de glace, une vire permet de tourner l'obstacle. De cette manière nous sommes bientôt au-dessus du premier ressaut glaciaire et atteignons une zone de grandes pentes de neiges qui montent régulièrement jusqu'au Dôme du Goûter.

Nous nous élevons très rapidement grâce aux crampons, sans avoir besoin de tailler.

Vers le haut, la pente se redresse et la sortie présente quelques obstacles. Malheureusement pour nous, à cette altitude, la neige fraîche n'a pas adhéré, de sorte que nous tombons sur de la belle glace. L'escalade d'un mur nous demande un travail délicat. Nous avons heureusement avec nous un piton à glace et nous apprécions grandement l'idée que nous sommes assurés.

Au-dessus, la pente paraissait meilleure mais ce n'était qu'une illusion et nous devons tailler sans relâche. Pendant deux heures et demie nous travaillons à la confection des marches puis l'inclinaison diminue et nous débouchons sur le Dôme du Goûter un peu avant le sommet.

Sur le Dôme du Goûter, la neige est soufflée. Gréloz se sent fatigué car il tousse et il a de la fièvre.

Je voudrais continuer jusqu'au sommet du Mont-Blanc et lui en a assez, ce qui se comprend.

Enfin c'est moi qui l'emporte, et nous passons Vallot, les Bosses du Dromadaire et l'arête terminale.

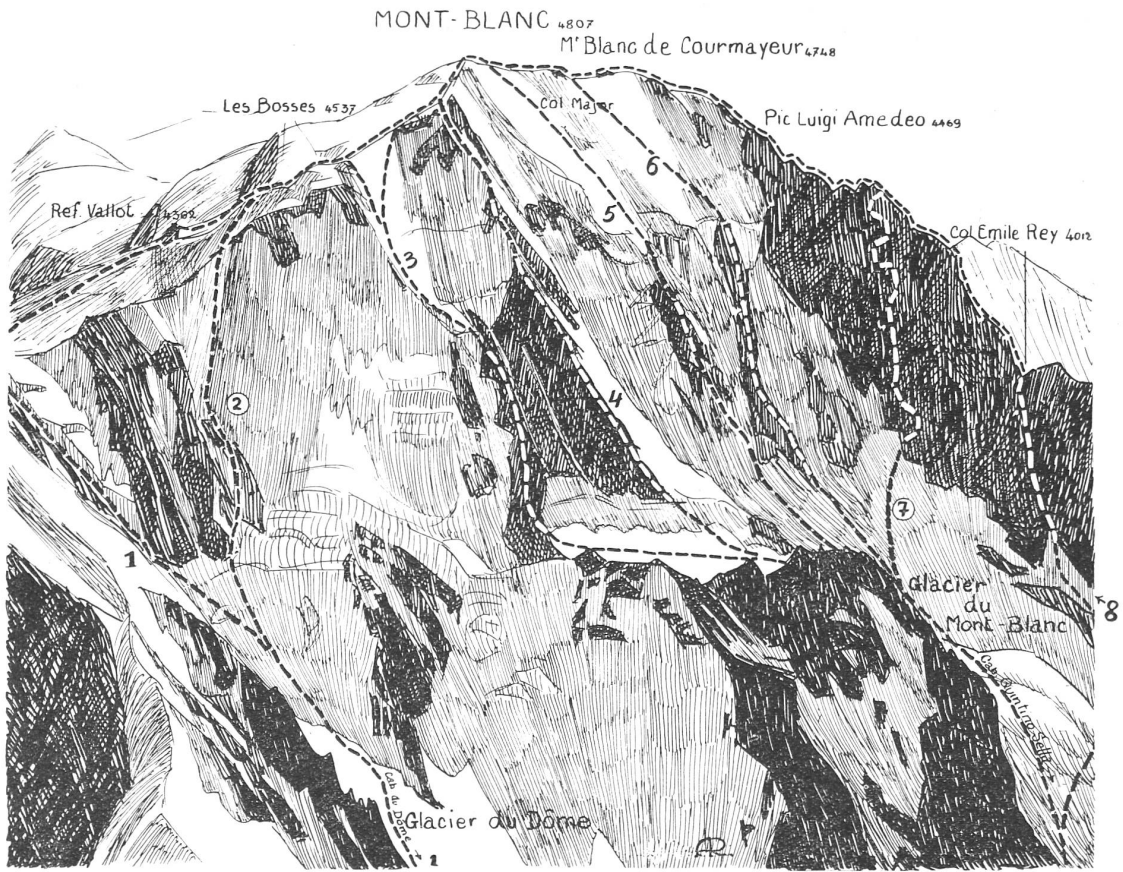
A 16 heures nous sommes au sommet. La vue est magnifique, presque tragique de solitude, de pureté et de froid.

Un fort vent d'ouest menace de nous jeter hors des pas. A chaque bourrasque nous nous arc-boutons pour résister aux coups de la poussée du vent.

Puis c'est la descente rapide. Nous sommes bien entraînés et dévalons les pentes de neige. Nous repassons le Dôme du Goûter, descendons jusqu'à l'Aiguille du Goûter et rejoignons par le chemin ordinaire le refuge de Tête Rousse.

Nous reprenons quelques petits objets que nous avons laissés et repartons vers les Houches. Vite, vite nous descendons, sautons, courrons, glissons, trébuchons. Nos muscles entraînés nous emportent. Enfin, après nous être copieusement fourvoyés, nous arrivons aux Houches à 21 heures. Nous retrouvons l'auto et rentrons à Genève encore emplis de visions de glace, d'immensité et de lumière.

André Roch.



Mont-Blanc von Südwesten

Mont Blanc.

Nord- und Nordwestflanke.

Route Nr. 1. Gebräuchlicher Aufstiegsweg von Chamonix über Grands-Mulets, Weg der Erstbesteiger Dr. Paccard und Balmat, 8. August 1786, die vom Grand Plateau über die Rochers Rouges, *Route Nr. 6*, den Aufstieg vollendeten.

H. de Saussure mit Balmat als leitendem Führer folgte *Route 7* (sog Ancien Passage) anlässlich seiner Besteigung am 1.—3. August 1787 (die zweite Besteigung hatte Balmat mit Cachat le Géant und Alexis Tournier im Juli 1787 gemacht). *Route Nr. 6* (der Weg der Erstbesteiger) scheint erst 1865 von Kennedy, Hadow und Hudson wiederholt worden zu sein.

Routen Nr. 4 und 5 führen über den «Corridor» zwischen den Rochers Rouges und dem Nordwestgrat des Mont-Maudit zum Col de la Brenva und wurden zum erstenmal 1827 von Fellows und Hawes mit Mathieu und Michel Balmat, J. M. und P. M. Couttet, S. Dévouassoud, M. Favret, D. Folliguet, J. Payot und P. J. Simond begangen.

Route 2 führt auf den Mont-Blanc du Tacul und wurde von Dr. Migot und J. Savard 1928, *Route 3* von derselben Partie 1927 erstmals begangen.

Route 8 ist der direkte Nordwandanstieg, den T. Graham Brown mit Alexander Graven und A. Aufdenblatten am 10. August 1933 ausgeführt hat.

Route 9 führt vom Col du Midi (von der Requinhütte oder vom Rifugio Torino erreicht) über Mont-Blanc du Tacul, Mont-Maudit und Mur de la Côte zum Mont-Blanc-Gipfel.

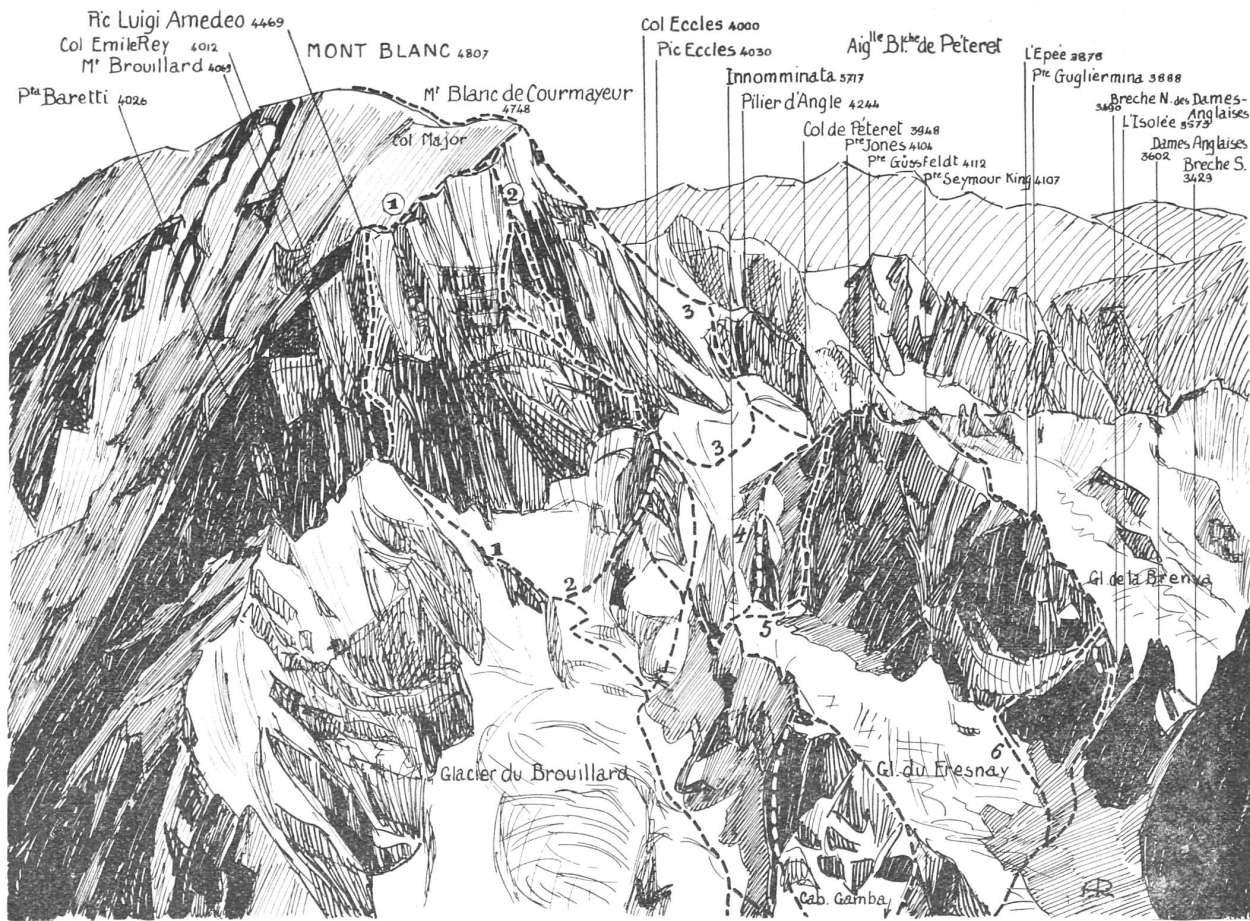
Während *Route 1* vom Grand Plateau zum Mont-Blanc über den Bosses-Grat von Moutelet (Marie Couttet) erst 1840 begangen wurde, war der Dôme du Goûter auf *Route 10* schon 1786 erreicht worden anlässlich eines Versuches auf den Mont-Blanc. Die Aiguille du Goûter wurde auf *Route 11* von Mr. und Mme Vallot mit A. Payot und M. Saviaz 1886 erreicht, während *Route 12* schon 1815 von L. von Welzen mit fünf Führern zum Abstieg nach dem Montagne de Taconna diente.

Route 13 stellt den gebräuchlichen Aufstieg von St-Gervais über Col de Voza, Tête Rousse dar, und *Route 14* bezeichnet den Aufstieg auf Col de Bionnassay (R. W. Lloyd mit Joseph und Adolf Pollinger, 14. August 1919) und *Route 15* den Nordwandweg auf die Aiguille de Bionnassay (R. W. Lloyd mit Adolf und Joseph Pollinger, 18. Juli 1926).

Route 16 ist der prachtvolle Weg über die Aiguille de Bionnassay oder von den Aiguilles Grises (Dôme hütte) her zum Dôme du Goûter.

Von Südwesten.

Von der Cabane du Dôme führen verschiedene Wege auf den Grat, welcher die Aiguille du Bionnassay, den Dôme du Goûter und den Mont-Blanc verbindet.



Mont-Blanc. Südflanke

Route 1 zeigt ungefähr die Aiguilles-Grises-Route an, die in mehreren Varianten möglich ist. *Route 2*, ein wenig bekannter Weg (Lohmüller, C. Schuster und A. Swaine 1897) berührt den Dôme du Goûter nicht, sondern führt zwischen Vallothütte und Grande Bosse zum Gipfelgrat, und *Route 3* zeigt die Route Pfann's und H. von Hertling's 1909, die direkt über die Südwestabhänge der Bosses führt.

Route 4 geht von der Quintino Sellahütte aus, über den Glacier du Mont-Blanc und auf den sog. Tournette-Grat (T. S. Kennedy mit J. A. Carrel und Joh. Fischer, 2. Juli 1872), ist prachtvoll, kurz und nicht übermässig schwierig.

Route 5, von T. L. Kesteven und A. M. Marshall mit E. und J. Gentinetta und Rud. Kaufmann erstmals am 16. August 1893 begangen, führt fast direkt zum Mont-Blanc-Gipfel, während *Route 6* (Franzelin und Hechenbleikner, August 1905) zwischen Mont-Blanc de Courmayeur und Mont-Blanc den Gipfelgrat erreicht.

Route 8 ist der sog. Brouillardgrat, der vom Col Emile Rey (Steinschlag!) über den Pic Luigi Amedeo führt. Er wurde zuerst am 9. August 1911 von G. W. Young, H. C. Jones und K. Blodig unter der Leitung von Joseph Knubel begangen.

Aber schon 1901 war der Pic Luigi Amedeo oder *Route 7* von G. B. und G. F. Gugliermi mit Joseph Bocherel in dreitägigem Anstiege erreicht worden (18.—20. Juli).

Südflanke.

Route 1: Aufstieg in Col Emile Rey: G. B. und G. F. Gugliermi und N. Schiari mit Nicola Motta, 23.—26. August 1899.

Aufstieg über den *Brouillard*-Grat vom Col Emile Rey zum Mont-Blanc de Courmayeur und Mont Blanc: G. W. Young, H. O. Jones und K. Blodig mit Joseph Knubel, 9. August 1911.

Route 2: Aufstieg über Innominata-Grat: E. G. Oliver und S. L. Courtauld mit Adolf und Henri Rey und Adolf Aufdenblatten, 20. August 1919.

Direkter Anstieg: Graham T. Brown mit Alexander Graven und A. Aufdenblatten, 9. August 1933.

Route 3: Die «Eccles-Route» auf den Péteret-Grat: J. Eccles mit Adolphe und Michel C. Payot, 30.—31. Juli 1877, führt über den Brouillardgletscher, den Col Eccles und den obersten Teil des Fresnaygletschers zum Péteret-Grat oberhalb des Eckpfeilers (P. 4244).

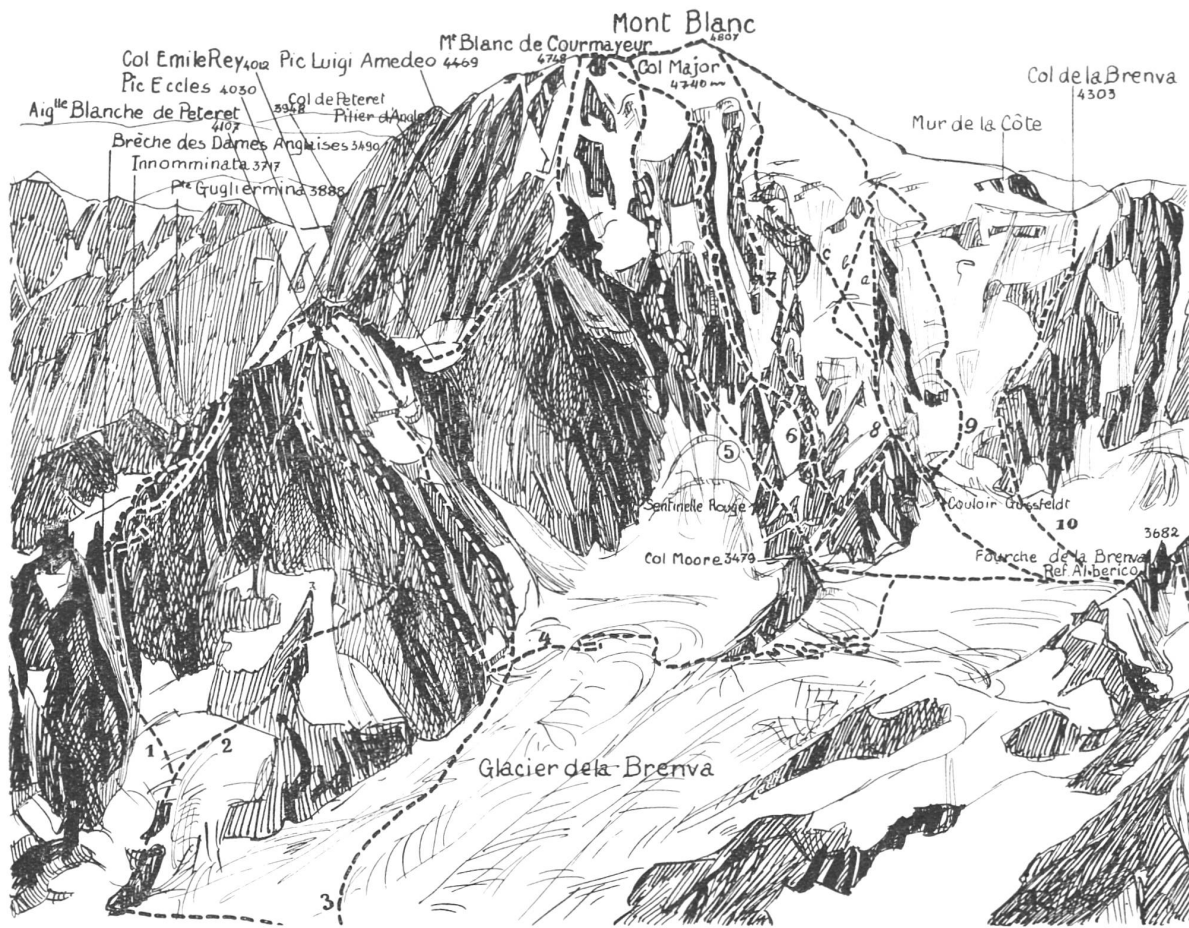
Route 4: Col de Péteret vom Fresnay-Gletscher: G. Gruber mit P. Revel und Emile Rey, 13.—14. August 1880.

Route 5: H. J. Jones mit Laurent Croux, Vater und Sohn, 16. August 1909.

Route 6: Routen auf Péteret-Grat von der Gambahütte aus: Ludwig Obersteiner und Karl Schreiner, 30.—31. Juli 1927.

Ostflanke.

Route 1: I. Aufstieg zur Brèche Nord des Dames Anglaises: G. B. Gugliermi, G. Lampugnani, F. Ravelli und A. Zanutti, 22. Juli 1913.



Mont-Blanc. Ostflanke

I. Aufstieg von Brèche Nord zur Aiguille Blanche de Péteret: A. Bonacossa, P. Preuss und C. Prochownik, 28. August 1913.

Route 2: Ueber die Brenvaflanke der Aiguille Blanche: P. Güssfeldt mit Christian Klucker, César Ollier und Emile Rey, 15. August 1893.

Route 3: Ueber den Hängegletscher zur Aiguille Blanche: R. Chabod und A. Grivel, 4. September 1933.

Route 4: Vom Col de la Fourche über den Brenvagletscher und über die Brenvaflanke: André Roch und R. und H. Hotz, alle A.A.C.Z., 24. Juli 1935.

Route 5: Via della Pera: T. Graham Brown mit Alexander Graven und Alfred Aufdenblatten, 5. August 1933.

Route 6: Route Major: Graham T. Brown mit F. S. Smythe, 6.—7. August 1928.

Route 7: Route Sentinelle Rouge: T. Graham Brown und F. S. Smythe, 1.—2. September 1927.

Route 8: Klassische Brenva-Route, entweder vom Col Moore oder über das gefährliche Güssfeldt-Couloir: A. W. Moore, F. und H. Walker und G. S. Mathews mit Jakob und Melchior Anderegg, 15. Juli 1865.

Route 9: Ueber den Hängegletscher: André Roch, Eduard Frendo und Sarthou, 18. Juli 1935.

Route 10: Zum Col de la Brenva: G. Gruber mit Emile Rey und Joh. von Bergen, 14. Juli 1881.

H. Lauper.

Routenskizzen gezeichnet von A. Roch nach Photos Swissair.